

Cahier d'hommages à Philippe Jaccottet
(1925-2021)

Ont contribué à cet hommage :

[John Taylor](#)

[Rafael-José Díaz](#)

[Christian Travaux](#)

[Sylvie Fabre G.](#)

[Jean Gabriel Cosculluela](#)

[Antoni Clapés](#)

[Jean-François Perrin](#)

[Jean Marc Sourdillon](#)

[Bronwyn Louw](#)

[Fabio Pusterla](#)

[Stéphane Lambion](#)

[Christophe Gallaz](#)

[Hervé Ferrage](#)

[Fabien Vasseur](#)

[José-Flore Tappy](#)

En cliquant sur un nom, on peut accéder directement à son texte

Aux fleurs des champs

« Approchées, même pas dans la réalité de telle journée de mars, rien que dans la rêverie, [les pivoines] vous précèdent, elles poussent des portes de feuilles, de presque invisibles barrières. . » (« Les pivoines », Après beaucoup d'années)

Les fleurs sauvages que l'on découvre dans les alpages, j'aime les chercher, les regarder depuis des décennies. Des gentianes d'un bleu profond au bord d'un chemin si haut que la végétation prend fin. Des linaigrettes sous une pluie fine, sur un marécage alpin...

Tout cela, bien avant de découvrir l'œuvre de Philippe Jaccottet et de la traduire.

Puis ses poèmes et surtout ses textes en prose à partir du *Cabier de verdure* m'ont aidé à approfondir cette fascination. Il y a d'un coup devant moi une achillée musquée d'à peine dix centimètres de haut ; je ne l'ai jamais remarquée. Il y a un silène enflé avec ses minuscules lunes, ou sont-elles plutôt des petits baluchons ? Il y a une mousse dont on ne sait le nom. . . Elle est sans doute la plus mystérieuse.

Tant de « choses vues » (comme il disait) — un rouge-gorge, une nuance de couleur. . . En chemin, je pense à lui chaque fois avec gratitude.

On s'arrête, sans savoir pourquoi. Il y a comme un appel, mais déjà ce mot est probablement trop fort : il vient trop vite. On s'arrête. Il n'y a désormais qu'un esprit que je puisse avancer vers ce trèfle ou cette grande astrance, mais je pense que je devrais dire plutôt en « sensibilité ». Ou quelque autre mot. Je referme mon carnet de poche. En essayant de formuler ce qui nous semble se produire en nous, au dehors de nous, déjà nous pouvons reculer d'un pas ou de plusieurs pas. Puis on avance de nouveau. Il y a comme une éphémère certitude que nous avons vécu cette expérience pleinement, que nous avons vu cette petite chose belle et ordinaire, que nous avons soudainement et très brièvement habité l'être, d'une autre façon. Cette expérience est-elle « métaphysique » ? Je ne sais.

Grâce à Philippe Jaccottet, grâce à ses livres que j'ai traduits et à tous les autres que j'ai lus et relus, j'ai gagné en confiance face à ce manque de confiance, à cette plénitude de doutes qui peuvent aller jusqu'à nous écraser devant l'énigme du monde. Car ces questionnements qui ont été les siens, ces doutes qu'il affrontait probablement avec une douleur qu'il cherchait à maîtriser parfois avec difficulté (il y est parvenu), constituent l'essence de notre condition devant tant de seuils : un lichen, une scabieuse et puis la mort. Ses écrits montrent comment inverser nos hésitations, nos tremblements, notre détresse en sources bénéfiques, dignes et ouvertes de nouveau telle une fleur après la nuit, après les gelées du petit matin.

« Je recommence, parce que ça a recommencé : l'émerveillement, la perplexité ; la gratitude, aussi. » (« Aux liserons des champs », Et, néanmoins)

John Taylor, traducteur de Philippe Jaccottet en anglais

[Revenir au sommaire](#)

Un instant de lumière à Madrid, à Grignan



Madrid, le 6 mai 2008. Philippe Jaccottet lit pour la dernière fois à Madrid. C'est au Círculo de Bellas Artes, dans une grande salle pleine de plus de cent personnes. À la fin de l'après-midi une lumière merveilleuse commence à se couler à travers les grandes fenêtres d'où on peut voir la ville aimée, les toits fourmilleux, les montagnes lointaines.

Il y a un moment de cette lumière qui se penchait sur nous : un moment inconnu, presque invisible. Un moment de lumière à l'intérieur de la lumière : comme un vide dans le vide, comme un rêve dans un rêve, comme si c'était un matin éternel à l'intérieur de la nuit d'un seul instant.

Et après, les visages se penchaient sur l'écriture comme si cette lumière avait inventé d'autres visages. Et on se sentait découverts par ce que la lumière cachait.

Disons que c'est possible de capturer cet instant où les âmes s'approchent l'une de l'autre, des âmes dont la connexion a duré pendant des années. C'est une photographie qui nous révèle ce que nous nous-mêmes ne sommes pas capables de voir. Et la photographie devient une espèce de poème fait de lumière et de temps.

Beaucoup d'années avant, ma première image de Philippe Jaccottet c'est celle d'une attente. Je l'attendais dans un café de Grignan et soudain j'ai vu dans le haut d'un grand escalier une figure fragile, celle d'un homme qui marchait rapidement vers moi, comme s'il avait le pouvoir de ne pas seulement marcher mais de porter avec lui la lumière, le temps, les pierres et le village entier.

Je voyais pour la première fois le poète que j'avais tant lu, que j'avais tant traduit. Et il était semblable à ses poèmes, il n'y avait aucune différence entre l'image des poèmes et l'image de la personne. La chaleur, la douceur, la bonté et la finesse étaient tout d'un coup là sur le haut d'un grand escalier de pierre à Grignan.

Et ce qu'on a appris pendant des années est venu s'installer dans les couches plus profondes de la mémoire et du cœur. Ce qu'on a appris est devenu une partie du corps et une partie de la chair. Ce n'est pas une connaissance intellectuelle ou un apprentissage de la raison mais c'est comme le fruit caché entre les branches, c'est comme la liqueur des racines sous la terre, c'est comme le parfum des fleurs les plus communes et en même temps les plus merveilleuses.

Et alors les lettres échangées, les sourires partagés, les mots lus, l'écriture devenue une caresse pour l'avenir, la pluie pressentie, la lune endormie sur le ciel de Grignan, l'après-midi à la Plaza Mayor de Madrid, et les passages, les ouvertures, les seuils, les portes entrouvertes, les fenêtres à travers lesquelles la lumière s'est posée sur les visages qui ne cessent de rester unis même après la mort, même en dehors du temps.

Rafael-José Díaz, traducteur de Philippe Jaccottet en espagnol

Santa Cruz de Tenerife, le 27 février 2021 - [Revenir au sommaire](#)

Il m'est impensable d'écrire que Philippe Jaccottet est mort. Tant de fois, je l'ai redouté. Et, tant de fois, je l'ai guetté dans les nouvelles que j'en avais, quand lui-même ne pouvait plus, ou, avec trop de peine, m'écrire (m'avait-il dit, de sa longue et grande écriture). Avec peine, lire. Et, pourtant, quel passeur immense ! C'est par lui que l'on rencontrait, sur le sentier de ses lectures, Gongora, Rilke, Ungaretti, Hölderlin, et Leopardi. Musil, aussi. D'abord, dans les livres traduits de ces auteurs qu'il essayait, comme des graines, autour de lui, avec l'infatigable ardeur du semeur qui sème fort et loin. Des textes lumineusement traduits, car, comme il l'a dit bien des fois, le traducteur doit s'effacer, apprendre à ne pas être l'auteur, mais bien le serviteur du texte. Son officiant.

Puis, dans ces sources fraîches que sont ses *Semaisons* (cinq au total), où tout, poésie, traduction, lecture, écriture, récit de rêves, tout fusionne pour éclairer, de petites lanternes graciles, le chemin de notre existence. À les lire, il est impossible de ne pas être remué, ou, pour mieux dire, déraciné, de l'intérieur, par la lumière, douce et ombrée, qui en émane. Tout, soudain, dans ce monde réel qui nous entoure et nous échappe, vient, s'éclaire, et se fait mieux voir. Le chant d'un oiseau, au matin, quand tout est encore nuit dehors, et qu'il chante seul, pour lui seul (et Jaccottet aimait à dire ce souvenir de sa rencontre avec Gustave Roud le 27 juin 1941, quand celui-ci dit qu'on ne peut pas comprendre la poésie si l'on n'a pas entendu chanter, après une nuit de marche, l'alouette annonçant le réveil d'un monde plus pur que son chant). Ou la terre, au jour, labourée. Ou la Montagne de la Lance. Ou le Ventoux, quand les recouvre un peu de neige. Ou le lieu-dit « L'Étang ». Le Val des Nymphes. Tous endroits qui, par la lecture de Jaccottet, sont devenus familiers, et proches, presque intimes.

La poésie y est pour beaucoup. Ce n'est pas tant les recueils de vers, comme *L'Ignorant* ou comme *L'Effraie*, qui, peut-être, peuvent plus toucher. Mais, sans doute, parce qu'à hauteur d'homme, parce qu'humains à tout ce qui fait notre quotidien le plus humble, ces livres de prose que sont *la Promenade sous les arbres* (et cette lune des soirs de Grignan, qui l'innerve, qui l'illumine), *Cahier de verdure*, *Notes du ravin* ou *Paysages avec figures absentes*. Par ces livres, les ayant lus, il suffit de sortir un peu dans la rue, de faire quelques pas, pour sentir plus intensément le vent qui passe, ou la lumière, la couleur et l'eau fraîche du jour. Et relever alors les yeux. « Regarde, et ne te lasse pas », aimait à dire Paul de Roux, qui a fréquenté Jaccottet, comme Bonnefoy, André du Bouchet, René Char, Pierre-Albert Jourdan. Une intimité de poètes qui ont réouvert la lumière, à ceux qui cherchaient à sortir de la nuit obscure du langage et du réel.

Ses recueils, prose et vers mêlés, ont offert, alors, au lecteur, comme une bouffée d'air bienfaitrice, un peu d'ombre où se reposer. Et nous ont appris à aimer réécouter le bruit des choses, observer la couleur des fleurs, un amandier, ou un bouquet de violettes simples dans le jardin, devant lequel s'agenouiller. Rien, peut-être. Seulement le jour, où l'on vit et où l'on demeure, et qu'il nous faut apprendre un peu à connaître, à interroger, à savourer. En cela, Jaccottet a été, pour nous, pour tant d'autres, un repère, un apaisement ou un répit. Quelqu'un qui avait fait retraite, qui avait su faire retraite, à Grignan, contre tout désir d'une vie parisienne plus riche. Sa vraie richesse fut celle-là, celle d'un homme à l'écart du monde, pour mieux apprendre à l'observer, et à en apprécier le prix.

Une part d'ombre existait, pourtant, dans cette œuvre ouverte au soleil. Dès *L'Effraie*, la mort hante ses vers (dès *Requiem*, peut-être même). Et des livres de deuil comme sont *Leçons*, ou *Chants d'en bas*, disent la douleur, disent la tristesse que nous ressentons aujourd'hui, bouche bée devant l'impensable, ou ce que Jaccottet lui-même ne parvenait pas à expliquer, à accepter. Il avait même fait la liste, sous forme d'un obituaire, des amis qu'il avait perdus dans un de ses derniers recueils : *Ce peu de bruits*. *Truinas* reste, pourtant, à ce jour, son livre de deuil le plus poignant, le plus sensible. Et, là, comme à son habitude, Jaccottet y notait, plutôt que la peine qu'il ressentit à la mort d'André du Bouchet, la neige qui tombait ce jour-là, un jour d'avril.

Aujourd'hui, c'est fin février. Et il pleut un peu ce matin. C'était soleil, il y a deux jours, mercredi, quand il est parti. Et il me plaît d'imaginer qu'il a, de son lit, demandé à ce qu'on lui ouvre la fenêtre pour voir, comme Rousseau paraît-il, encore, encore, un peu de jour.

De lumière, décidément.

« Toute poésie est la voix donnée à la mort »

Hommage à Philippe Jaccottet

La mort de Philippe Jaccottet m'a de nouveau convoquée à l'adieu. S'ils s'attardent sur mes pages les mots de l'absence et du souvenir, c'est parce que le passé m'invite de plus en plus au présent pour écrire le perdu. Sans doute est-ce l'apanage de la mémoire et la tâche de l'écriture que de le faire un instant revivre en ramenant les visages et les voix aimés toujours en danger de se taire, de s'effacer. Or le pouvoir de la parole poétique n'est-il pas de susciter ou de ressusciter la présence, de prononcer les mots qui enlacent visible et invisible, joie et douleur ? Il existe des éloignements qui, grâce à eux, n'en sont plus, on recouvre comme une autre respiration et un instant tout est sauvé, le rien « resplendit ». Philippe Jaccottet menait cette « opération de clarté » que permet le poème, il liait la perte, inhérente à toute chose et à tout être, à la flamme d'une lumière tremblée. Le « coup d'aile » de l'oiseau dans l'infini bleu - avant sa disparition.

Le jour où je l'ai rencontré, il était adossé à la mort. Il y a presque vingt ans de cela, je me souviens que nous marchions côte à côte pour nous rendre au restaurant où nous devions déjeuner avec l'ami qui m'avait invitée à cette journée d'hommage et d'étude consacrée à son œuvre. Nous nous étions par miracle retrouvés seuls un moment dans les allées de l'université, il faisait soleil et nous parlions de la mort, thème traité dans le colloque, et question surtout qui le hantait depuis son enfance. Les mots qu'il a prononcés ce matin-là résonnent encore en moi, je les entends à la lecture de ses livres. Lui si discret et moi si intimidée avions établi, peut-être sans même nous en apercevoir, une manière de confiance. Il pensait sa disparition imminente, la maladie dont il souffrait étant des plus cruelles. Et malgré sa retenue innée, corps penché, regard sondant un insondable avenir, il m'a confié une mélancolie déchirée qui venait autant de l'épreuve traversée et de l'incertitude d'un départ que de l'acceptation de l'effacement. Il se tenait ainsi, immobile entre ombre et lumière, dans la tension d'un réel dont il avait su saisir pleinement les bouleversantes beautés et les plus grands malheurs. Il souligna un peu après combien sa quête dans l'écriture avait été une tentative de réparation dont les efforts n'avaient pas étouffé les révélations. Je n'ai jamais oublié le ton de sa voix, j'eus alors l'intuition non formulée que celle-ci s'accordait à la voix simple du monde. C'était la voix de l'âme unie à celle intense de la poésie qui persiste à mêler le bas et le haut, le proche et le lointain, pour atteindre une transparence en un espace-temps plus vaste, plus profond, où « quelque chose nous est dit ».

Ce « quelque chose », Philippe Jaccottet l'a perçu dans les livres, la nature et le paysage, en Suisse, en Italie, à Grignan, en tous lieux où vibraient le corps, l'esprit et la langue. Cela l'a conduit à ces promenades attentives dans la nature et à ces rencontres essentielles avec des êtres, tels Roud ou Ungaretti dont il éprouva la fidélité amicale et la proximité spirituelle. Il avait pour écrire choisi d'habiter le retrait, la marge et l'intervalle et ils lui ont révélé ce qu'il attendait pour mieux partager son chant de lumière et de silence. L'humain, l'infime, le secret, son œuvre en porte témoignage avec force et humilité. Sa démarche a toujours été de « chercher le chemin du centre, où tout s'apaise et s'arrête », où tout rayonne pour celui qui se tient tel l'arbre, bruissant sur la terre, « sous le ciel ». A l'heure de l'adieu au poète, « on a envie de tendre les mains pour se chauffer » encore au feu vivant de son regard, de sa parole, de ses lettres. Et même si les miennes sont « déjà ridées, déjà tachées » comme les siennes quand je l'ai connu, elles persistent à écrire dans cette chaleur, espérant aussi dans les signes qu'il a saisis et qui nous aident à continuer. Nous avons des larmes mais « une ébauche d'espérance » que nous ne savons pas nommer. La poésie de Philippe Jaccottet ne s'en est jamais contentée. Il a cherché une médiation dans le poème, il a trouvé l'ouverture, et passé la porte « au-delà de laquelle rien ne prouve que l'espace ne soit pas aussi grand qu'on l'a rêvé ».

Sylvie Fabre G., poète

[Revenir au sommaire](#)

Brindilles et lichen

à Philippe Jaccottet



Ce retrait
où garder
la lumière d'hiver
et l'obscurité,
les mots très bas
rendus à la terre,
un chant qui reste
à reprendre.

La terre
garde
arbres, chemins ;
à terre,
restent
brindilles
et lichen
où s'accroche
sur le tard
l'or peut-être
de la lumière.

Reste
une note juste
de lumière
dans un carnet
des chemins.

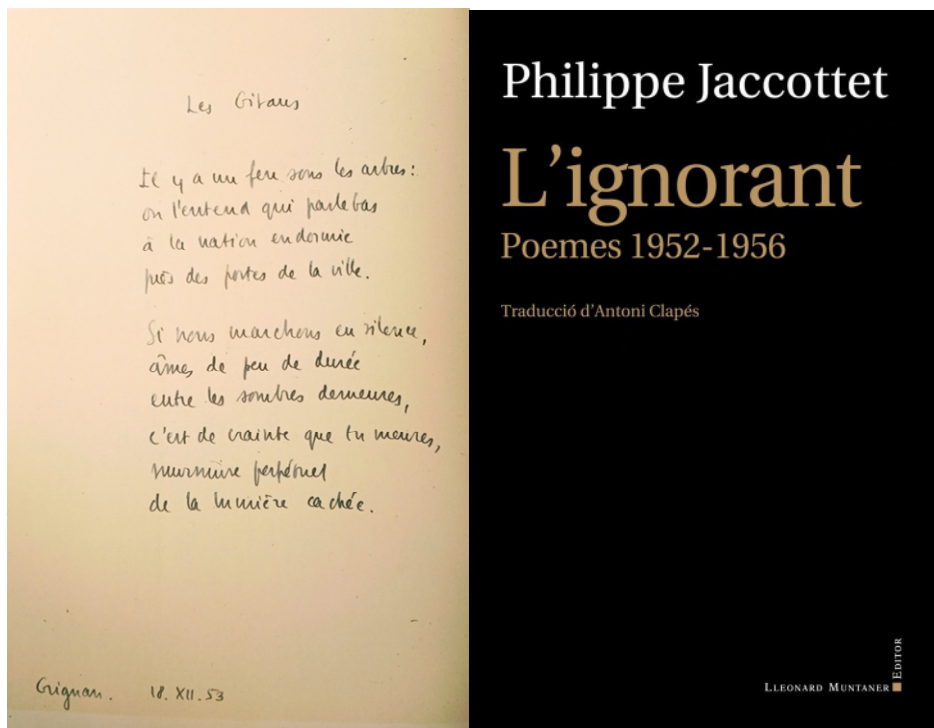
La nudité
ne s'oublie
pas.

Pas.

26 février – 3 mars 2021

Jean Gabriel Cosculluela, écrivain et traducteur

[Revenir au sommaire](#)



Quand j'ai fini ma traduction en catalan de *L'Ignorant*, Ph. Jaccottet m'a envoyé une de ses cartes postales avec une dédicace très aimable. Son ami Marçal Cervera, un grand violoncelliste, lui lisait mes traductions, et il se remémorait les souvenirs de son séjour à Majorque où il entendait parler le catalan. Voici l'image du poème manuscrit, de l'édition (faite par une maison d'édition majorquine) et ma traduction du poème Les gitans :

Els gitanos

*Hi ha un foc sota els arbres:
se sent parlar baix
a la nació adormida
prop de les portes de la ciutat.*

*Si caminem en silenci,
com ànimes de poca durada
entre les llars ombrívols,
és de por que et moris,
perpètua remor
de la llum amagada.*

Antoni Clapés, traducteur en catalan de Philippe Jaccottet
[Revenir au sommaire](#)

(Tombeau du poète)

Détrompez-vous :
ce n'est pas moi qui ai tracé toutes ces lignes
mais, tel jour, une aigrette ou une pluie,
tel autre un tremble,
pour peu qu'une ombre aimée les éclairât.

Le pire, ici, c'est qu'il n'y a personne,
près ou loin.

Philippe Jaccottet, *Cahier de verdure*, Gallimard, 1990, p. 61

En recopiant ce poème, retrouvé ces jours derniers, mon esprit me présente un paysage du Vercors : je marche sur un sentier pierreux à flanc de coteau, surplombant d'un peu haut le plateau ; c'est la fin de l'après-midi dans mon souvenir, un léger brouillard bleuté monte de la combe qui s'étend au loin ; des feuilles de tremble – c'est le début de l'automne – frissonnent au-dessus des herbes rousses sur le talus, d'autres promeneurs, peu nombreux et comme en miniature, marchent sur un autre chemin en contrebas, longeant un pré où broutent quelques chevaux ; une faible rumeur émane du village d'où émerge le clocher de pierre – Et je m'arrête net, saisi par un bonheur inattendu ce jour-là, alors obscurci d'une brume intérieure assez abaissée... Un bonheur que j'ai peur de perdre à coup sûr si je fais un pas de plus, mais qui dure de façon inespérée et pour lequel, au bout d'un moment, surgit pour le nommer le mot de *connivence*, puis, encore un moment après, celui de *coexistence*, par où quelqu'un en moi se félicitait que tout, en cet instant, se révélât calmement accordé, de longue date et pour toujours semblait-il, le promeneur de ce jour-là y compris – lequel savait bien pourtant que cette grâce, qui devenait déjà un souvenir par la conscience qu'il en prenait, ne tarderait pas à se voiler.

Je crois que c'est la fréquentation de la poésie de Philippe Jaccottet qui m'a progressivement ouvert, depuis sa découverte au sortir d'une adolescence 'surréaliste' (d'ailleurs jamais reniée pour l'essentiel), à cette impression de *c'est là...* ! qui vous saisit en certains lieux, ou avec certaines manifestations de la vie aussi furtives, parfois, qu'une abeille passant devant la fenêtre au début du printemps ; une touffe de graminées oscillant doucement au gré du vent ; le reflet de l'intérieur d'une grange dans une flaque au pied des vantaux ; et puis, pour le citer ici : « La parfaite douceur [...] figurée au loin/à la limite entre les montagnes et l'air », ou, « Au moment orageux du jour [...], ces faucilles au ras de la paille » – hirondelles et martinets, ces as du looping et du piqué vertigineux –, ou encore « l'ombre des arbres sur les fleurs épanouies ». Ce sont ces zones de franges incertaines et de limites mouvantes, de passages et d'échanges subtils – de « transactions secrètes », pour reprendre un de ses titres, que la poésie de Jaccottet m'a lentement acclimaté à percevoir comme ce qui nous retrouve là où, parfois, nous sommes tellement perdus.

Voici vingt ans, j'enseignais au centre valentinois de l'université de Grenoble, et j'avais mis au programme d'un de mes cours le volume de la collection Poésie/Gallimard intitulé *Philippe Jaccottet - Poésie 1946-1967*. Au fil du trimestre, l'idée m'étant venue d'écrire un article, je le lui soumis pour avoir son avis avant de l'envoyer à telle revue. J'avoue qu'alors je ne croyais pas trop à une réponse : bien mal m'en prit car une lettre arriva de Grignan, datée du 11 mai 2002, au demeurant fort bienveillante, mais où Jaccottet, après avoir rappelé que « les poèmes de *L'Ignorant* se sont écrits tout seuls, et que leur « 'construction' (sur laquelle je m'étais attardé), s'il en est une, est instinctive », jugeait sévèrement le ton même dont il formulait jadis l'exigence d'effacement : « aujourd'hui, poursuivait-il, je n'aime pas trop les déclarations péremptoires de celui qui vous a retenu. » Il s'agissait du poème intitulé *Que la faim nous illumine*, dont le dernier quatrain commence ainsi : « L'effacement soit ma façon de resplendir ». Je joignis bien sûr ces réserves à l'article, avant de l'envoyer.

Quelques temps plus tard, l'un des amphis ayant été baptisé de son nom, l'inauguration fut l'occasion d'une conférence du poète sur son art, prononcée sans notes en conjuguant hauteur de vue et simplicité, au cours de laquelle j'appris qu'ayant connu dans sa jeunesse « ce qu'il faut bien nommer l'inspiration » nous disait-il, celle-ci s'était ensuite presque entièrement retirée ; sur quoi il nous entretenait de son labeur

présent, aussi prudent avec les images que déterminé dans son intention profonde, pour maintenir par d'autres voies, et particulièrement celle de la prose, le *contact* avec la poésie dont il avait écrit dans *Éléments d'un songe*, je l'avais souligné dans mon exemplaire, qu'en être privé, « c'est comme si j'allais perdre la seule vraie vie ». Quelques temps plus tard encore, arrivait une lettre proposant de léguer à la bibliothèque du centre de Valence la plus grande partie du fonds de revues poétiques accumulées tout au long de sa vie. J'étais du voyage avec un autre enseignant : ce fut l'occasion d'une rencontre chaleureuse dans sa maison de Grignan où nous parlâmes un peu de tout, sauf de sa poésie, avant de nous en retourner avec comme compagnes deux bonnes centaines de revues, pour la plupart prestigieuses – et en mon âme, cette formule, recopiée dès longtemps mais désormais incarnée : « l'attachement à soi augmente l'opacité de la vie ».

Jean-François Perrin - Université Grenoble-Alpes

[Revenir au sommaire](#)

L'intérieur des instruments de musique

Je voudrais parler de ma première rencontre avec Philippe Jaccottet. J'avais vingt ans. J'étais perdu dans une adolescence à la fois incandescente et inquiète. Ce que l'on m'enseignait en khâgne, à l'université, ne m'était d'aucune aide. Je voulais des réponses concrètes qui répondent à ma soif et me permettent de m'orienter dans ma vie, je voulais quelque chose de grave et qui brûle. Je me suis tourné vers un écrivain vivant, je lui ai écrit un peu comme on lance une bouteille à la mer. Et réponse m'a été donnée : une lettre que je garde dans le premier livre de *La Semaïson*. Que disait celle lettre ? Que son auteur ne se voyait pas dans un rôle de maître, incapable de conseiller quiconque, « maître en incertitude peut-être » (j'ai gardé la formule). Il citait Hölderlin et ses « lucides intervalles », Musil. Il me disait que les poèmes recueillent le meilleur d'une vie dans la mesure où ils attestent le maintien d'une unité intérieure contre tout ce qui en nous ou hors de nous travaille à l'user, la détruire. Et que toute la difficulté était d'accorder l'état poétique et le quotidien. Le fait qu'on puisse encore penser que ce n'était pas impossible était notre plus grand espoir. Surtout, il me proposait une rencontre. Pas une banale rencontre autour d'un verre, non, une invitation à venir passer quelques jours chez lui, chez eux, Anne-Marie et lui, à Grignan. J'ai naïvement pensé, en découvrant cette lettre, à ces mots qu'un autre jeune homme avait reçus d'un autre poète plus âgé, sans doute avec la même ardeur : « venez, chère grande âme, on vous attend ». J'ai pris cette lettre, suis sorti de chez moi, ne sachant où aller, je me suis jeté dans le premier train et ai fait sans raison l'aller et retour vers Saint-Lazare, simplement pour que l'émotion puisse se traduire quelque part physiquement, s'expulser hors de moi.

J'arrivais à Grignan en juillet avec un ami. Je devais retrouver Philippe et Anne-Marie non pas dans leur maison qui était en travaux mais dans un petit cabanon qu'ils avaient dans les collines au-dessus de Grignan. Un confort très rudimentaire : pas d'électricité, pas de salle de bain. Pour se doucher il fallait se placer sous un arrosoir suspendu dans les branches. Avec une vue magnifique sur Grignan en dessous et les montagnes plus loin. Il faisait très beau, assez chaud, un ciel bleu intense, les cigales, les lavandes, la blancheur crayeuse des pierres du chemin. Nous nous sommes perdus dans les maquis et tout le long de la montée je me disais que j'avais rendez-vous avec Rilke, Hölderlin, Baudelaire, la littérature tout entière. J'avais le cœur battant. Devant la maison, personne. Nous avons appelé, fait le tour et découvert à l'arrière une petite piscine gonflable trois boudins avec quelques jouets d'enfants. Philippe Jaccottet est sorti de la maison en tenue estivale, souriant, chaleureux, les bras ouverts, nous nous sommes embrassés et la tension est tombée d'un coup.

Ce dont je me souviens de ce séjour dans la lumière, c'est peut-être avant tout de l'extraordinaire présence physique de Philippe Jaccottet, de sa prestance, de son élégance naturelle, de la beauté de son visage, tout en lui indiquait la noblesse, de l'intensité bleu de son regard enfoncé loin sous le porche fin des arcades sourcilières, un peu comme celui des rapaces. Regard qu'il envoyait loin là-bas du côté de l'horizon où la terre s'effaçait dans la vapeur du ciel ou au contraire dans le tout près pour y recueillir quelques herbes, une fleur de liseron, une serratule, une alouette, le passage d'un vol de guêpiers, le tout avec une incroyable tendresse, virant parfois douloureusement à la compassion. Je me souvenais d'un vers qu'il avait écrit : « en moi sont rassemblés les chemins de la transparence ». Philippe Jaccottet était dans la vie ce qu'il était dans ses livres.

Nous avons marché dans les collines au-dessus du cabanon, nous sommes allés sur ces chemins couleurs de terre, ces falaises où l'on se situe à hauteur d'oiseau. J'ai dormi sur le toit en terrasse avec la nuit de juillet au-dessus de moi et le passage intermittent des loirs. Nous avons vu la couleuvre entre les pierres du muret. Il a sorti deux transats, les a installés en face du paysage magnifique et a entrepris de me parler : de Goethe, de ce qu'il était en train de lire et il a essayé de m'expliquer, un crayon à la main, ce qu'était pour lui écrire. J'ai encore ce carton de bristol sur lequel il avait inscrit la liste des courses. Je l'ai dans mon portefeuille comme un talisman, une sorte de passeport pour l'écriture. On y voit son dessin tracé d'une main un peu tremblée. Une ligne sinuant au milieu de sortes de soleils ou d'araignées. Ça, c'est le cours d'une rivière ... Et ça, une barque ... C'est le courant de la rivière qui seul importe et nous ne pouvons que donner quelques coups de rames ici ou là pour éviter un écueil, nous ramener dans sa direction. C'est à peu près tout. (C'était tout !).

Mais le plus important, je crois, n'est pas là. Le plus important est que pendant les deux ou trois jours qu'aura duré cette visite où nous avons peu parlé, j'ai vécu avec lui, avec eux, Anne-Marie et lui,

au milieu d'eux, et qu'il m'a montré sans le chercher comment vit un poète aujourd'hui. C'est-à-dire tout simplement, effectuant des tâches absolument banales, aller faire les courses, préparer le feu pour les côtelettes, répondre au courrier, se promener près de la maison le soir, choisir une bouteille de vin ... Mais cela se faisait, et c'était ça qui était extraordinaire, comme une pulsation lente au milieu d'un grand calme, d'un paysage majestueusement ouvert et plein de lumière. La vie simple dans une maison ouverte environnée de lointains, de battements d'ailes, du scintillement des feuilles, de la présence rassurante des montagnes, et la lumière. Ce qu'il avait si bien décrit tant de fois, par exemple dans *A travers un verger* : *J'envie, j'admire l'écrivain qui sait dire des jours quelconques, agrandis secrètement par un espace tout de même inconnu qui est pareil à l'intérieur des instruments de musique.* Écrire devenait le nerf d'une vie. *La difficulté n'est pas d'écrire mais de vivre de telle manière que l'écrit naisse naturellement.* Il fallait que j'invente ma propre voie et me mette au travail.

Jean Marc Sourdillon, enseignant et poète, collaborateur à l'édition des *Œuvres* de Jaccottet dans la Pléiade.

[Revenir au sommaire](#)

Quand j'ai appris la mort de Philippe Jaccottet, la nouvelle a mis en relief la générosité de son travail, tout ce que son bien-vouloir-rester dans la confusion et l'insaisissable d'une floraison d'amandiers m'offre comme propositions pour entendre des paysages qui parlent à leur manière. Je fais une thèse à l'EHESS sur l'écriture poétique du verger au XXIème siècle, et en relisant *À travers un verger*, je me dis que sa manière de l'écrire ouvre sur une manière d'être arbre qui est propre à la configuration d'amandiers, fleurissant entre hiver et printemps, d'où part l'impulsion d'écriture de ce recueil.

Faire le constat de comment une manière d'écrire révèle une manière d'être n'a rien de difficile pour moi, étudiante que je suis de Marielle Macé et Jean-Marc Besse – dont les travaux sur le style, les façons de faire et d'être et le paysage ouvrent la voie d'approches modales et paysagères – dans une université qui fait une belle place à une pensée élargie du vivant, dans un monde où ces questionnements ont de la résonance. Mais engager ces descriptions-là dans l'immédiat d'un geste poétique qui se veut réponse à un appel, s'atteler au saisissement sensoriel provoqué par les présences multipliées de bourgeons presque blancs, comme l'a fait Philippe Jaccottet dans son écrit de 1984, me paraît loin d'être chose aisée. Cela me semble au contraire faire preuve d'un grand courage de vivre dans l'espace trouble, inconfortable, d'une perception singulière de choses singulières. Quel courage de pensée, je me dis, jusque dans son passage oblique par un poème qui continue à penser en nous qui le lisons.

À relire la préface que Philippe Jaccottet a écrite à la première édition que j'ai connue de *Vergers*, je me dis qu'il a été passeur de quelque chose dont Rilke a été le passeur aussi. Dans cette préface, Jaccottet qualifie le verger de Rilke de "chambre poreuse", une sorte d'intermédiaire dans le jeu de proximité et de distance entre le très proche de sa chambre à coucher et le dehors. Même si *À travers un verger* fait exister un verger poétique qui est propre à Jaccottet, j'ai l'impression que ce dernier continue pourtant à creuser, à entrevoir, à humer, ce que peut être la "chambre poreuse" du verger tel que Rilke l'a abordée : ni dedans, ni dehors ; ni personnel, ni public ; cette chose "absolument commune". Oui, il me semble que son travail a lieu aussi dans cette zone de circulation qu'il a identifié dans les poèmes de Rilke. Et que son labeur, dont la difficulté est parfois tangible dans ses apartés, a été en partie de maintenir ouvert cet espace entre intérieur et extérieur, de donner par son effort poétique une possibilité d'y passer.

Dans les jours et semaines suivant sa mort, je me retrouve remplie de la pensée de combien je lui en suis reconnaissante. Sans ce relais qu'il a opéré, je ne pense pas que je pourrais me poser la question "comment écrire le verger au XXIème siècle ?" avec un même espoir (même timide), d'être en ce faisant effleurée par "ce qui désarme et provoque la pensée", de façon à étudier des tentatives poétiques d'écrire une beauté "Portant toujours un autre nom que celui qu'on s'apprête à lui donner." Je cite par ces bribes la première partie de *À travers un verger*. Je les ai prélevées comme des petits bijoux, ou comme des clochettes, moins pour fonder mon propos que pour entendre encore sonner le sien.

Bronwyn Louw, doctorante à l'EHESS

[Revenir au sommaire](#)

Dans la lumière de Jaccottet

J'ai commencé à lire Jaccottet vers la fin des années quatre-vingt du siècle dernier, quand j'ai trouvé dans la librairie Payot de Zürich un tout petit livre qui contenait les *Chants d'en bas*. Je ne pouvais pas le savoir (mais je le devinais, peut-être) : ce livre que j'étais en train de lire avec une admiration tout à fait particulière était une sorte de *summa*, ou d'*ars poetica*, élaborée par un auteur qui avait désormais derrière lui un long parcours, et qui était depuis quelques temps devenu un poète d'envergure européenne. Peu après, presque sidéré par ces premières lectures, j'avais essayé de traduire la suite *Parler* : un bouquet de textes qui réfléchissent sur la mort, sur la douleur et sur les limites de la parole poétique. Dans un de ces poèmes, je lisais une sorte de définition de la poésie :

Une fidélité aux seuls moments, aux seules choses
qui descendent en nous assez bas, qui se dérobent.

Je n'avais besoin d'autre chose pour me dire que quelque chose de profond liait mon expérience à ces mots, auxquels je pouvais penser, en toute humilité, m'identifier. Et, quelques mois plus tard, dans un poème de *L'Ignorant*, voilà deux autres vers, que j'ai transformés en une sorte de talisman secret :

Qui avance dans la poussière
n'a que son souffle pour tout bien,
pour toute force qu'un langage peu certain.

La poussière, le souffle : c'est-à-dire une réalité quotidienne, parfois rugueuse et difficile ; mais en même temps le passage du rythme (le souffle), qui ouvre discrètement de plus vastes horizons. Une langue simple, presque humble et modeste parfois, et pourtant une espèce de solennité dissimulée. Dans les vers de Jaccottet, je l'ai lentement compris, on peut percevoir les échos et les lueurs des maîtres anciens, de Hölderlin à Rilke, de Dante à Leopardi, de Ungaretti à Mandelstam. Ils sont là, lointains, inaccessibles, et toutefois présents. Et une autre chose encore, tout-à-fait essentielle : l'union, difficile et nécessaire, entre la recherche poétique et le flux de la vie vécue.

Poésie comme nécessité, non pas comme exhibition ; poésie qui écoute et accueille, non pas qui affirme ; poésie comme doute, jamais comme certitude.

Plus tard j'aurai lu tout ce que j'ai pu lire de Jaccottet, et traduit plusieurs de ses livres ; et dans une page de *La Semaïson*, j'aurai rencontré un nombre infini d'images et de réflexions à propos de la poésie. Entre autres, celle-ci : que reste-t-il, se demande quelque part Jaccottet, de la figure du poète, de son ancien prestige, de son ancienne splendeur ? Il se répond à lui-même : très peu. Quelque chose qui ressemble à un moine, à un moine laïc, qui, enfermé dans sa cellule, à la lumière d'une bougie, insiste dans la recherche du mot juste et du souffle capable de prononcer encore une étincelle de réalité. Est-ce peu ? Est-ce beaucoup ? De toute façon, c'est la chose à laquelle Jaccottet nous invite à croire, et c'est pour moi une autre image à laquelle j'ai essayé, sûrement sans y parvenir, de rester fidèle.

Fabio Pusterla, poète, traducteur de Philippe Jaccottet en italien, auteur de la Préface aux *Oeuvres* dans la Pléiade.

[Revenir au sommaire](#)

Lorsque j'ai ouvert pour la première fois *Ce peu de bruits* et que j'ai vu l'obituaire du début – cette simple liste d'individus avec leurs dates de mort – les larmes me sont montées aux yeux. Cela ne m'était jamais arrivé en lisant un texte, et ne m'est plus arrivé depuis. Dans ce poème qui en est à peine un, je voyais une sorte de pierre tombale où c'était la mort des individus qui était inscrite, mais aussi, comme résultant de leur somme, la mort anticipée de celui qui avait été leur ami proche. Je voyais Philippe Jaccottet dressant cette liste et se préparant en quelque sorte à y ajouter son nom.

(Aussi idiot que cela semble, un souvenir d'enfance m'était alors revenu : moi, à sept ans, montrant à mes parents l'ardoise magique où j'avais écrit le nom de mes camarades de classe que je ne verrais plus jamais, pensais-je, si l'on me changeait d'école. Bien sûr, on m'a changé d'école quand même.)

Au printemps dernier, après mon infarctus, j'ai souvent relu cet obituaire de Jaccottet : j'avais une sorte de fascination pour cette façon implacable, froide – et pourtant si intime – d'écrire la mort, et après tout le temps passé à l'hôpital, je ne pouvais m'empêcher de voir, en bas de la liste, dans une encre à peine plus pâle, à peine moins définitive que le reste : *13 avril Stéphane Lambion 22 ans.*

Le petit jardin d'où je relisais alors Jaccottet, non loin du bois de banlieue de *L'Effraie*, me semblait baigné d'une lumière nouvelle qui donnait un relief épiphanique aux arbres, aux oiseaux, et en même temps, pointait inévitablement vers la mort de tout, se nourrissant de l'horizon de cette mort.

1999		
21 mai	Jean Eicher dit « Loiseau »	69 ans
13 juillet	André Rodari	78 ans
26 octobre	Christiane Jaccottet-Loew	62 ans
2000		
1er mars	Wayland Dobson	81 ans
30 décembre	Louis-René des Forêts	82 ans
2001		
9 janvier	Pierre Leyris	93 ans
29 mars	Michel Rossier	83 ans
19 avril	André du Bouchet	77 ans
13 juillet	Bernard Simeone	44 ans
17 novembre	Louise « Loukie » Rossier	85 ans
2021		
24 février	Philippe Jaccottet	95 ans

Dans mon petit jardin écartelé entre la vie et la mort, tout allait bien, rien n'allait bien, et c'est cette tension elle-même qui donnait un sens aux choses et me faisait croire, malgré tout, à cause de tout, au mystère du réel – avec pour compagnons, sur un coin de la table en bois, les livres de Jaccottet.

Stéphane Lambion, poète et traducteur

[Revenir au sommaire](#)

L'apéro chez Jaccottet

Octobre 1982. Autour de Grignan le paysage crépite encore d'insectes, de mouches, de papillons, de fourmis et de scarabées connaissant l'herbe rêche. Aussi les amandiers, les oliviers, les ifs, les yeuses et les peupliers surveillant la ronce. Et les odeurs de résine et de champignons secs. Et les oiseaux, bruits d'ailes et becs, pupilles, griffes et plumes, mille petits crimes à la minute. Et par-dessous la roche fondamentale. Un territoire gavé de jouissances lentes et sourdes aux allures de menace, qu'on élit par goût du drame et du mystère.

Je monte à la maison de l'écrivain serrée parmi d'autres au milieu de la pente. Je frappe à la porte, Anne-Marie vient l'ouvrir. Je cascade sur un bref escalier qui tourne en descendant, je traverse la chambre du piano cerclée de dessins et de portraits, je franchis un autre seuil et voici la terrasse où se tient Philippe. Devant nous quelques chaises, une table et deux ou trois verres équipés sans retard de Ricard et d'eau. Puis la conversation se fabrique entre fragments de souvenirs, petites exégèses du temps présent pêché dans *Le Monde* et questions bienveillantes : comment vas-tu ? Et faufilé dans tout cela, un art consommé de la vacherie d'autant plus efficace qu'elle est brève et même elliptique. Les complices comprendront. Après quoi quelques instants de silence, pour mieux entendre qu'au-delà des horizons drômois les deux ou trois cibles ainsi visées s'écroulent aussitôt dans leur propre insignifiance.

Voilà. Des instants fugaces et déliés. Un petit tapis de paillettes verbales déroulé dans ce décor que je me rappelle au détail près : la bouteille d'alcool aux trois quarts pleine, la polyphonie des glaçons déversés dans la carafe, la couleur des sièges et celle du sol, la voix de Philippe et quelques gestes, comme celui d'Anne-Marie déballant quelques chocolats d'Helvétie. Un arbuste est proche. Un laurier ? Oui. Même sans fleurs ? Parfois. Quelqu'un se lève et désigne au loin la forêt qui ceint la ville. Combien de temps, à pied ? Trois quarts d'heure. Enfin, plus ou moins. Car les choses ici s'effilent au point de vaciller mais pas tout à fait, en flammes de bougies réchauffant la vaillance et la tendresse, ce qui n'endort pas les effrois mais les repousse. Ou les diffère. L'après-midi glisse dans le crépuscule. Accolades à nouveau. À bientôt, à bientôt ! Avant que je reparte, redressé par ce peu, affronter la société-machine et les excès du monde.

Christophe Gallaz, écrivain et journaliste

[Revenir au sommaire](#)

Une constellation, tout près

Pour Isabelle Lefebvre

Le 17 janvier j'avais écrit ces quelques lignes à ma plus ancienne amie :

« Ce matin, j'ai appelé Grignan. Philippe J. a pu me parler (ce qui est de plus en plus difficile) et m'a dit merci pour tout et au revoir, ou plutôt adieu. Les chances de le revoir vivant existent, mais sont quand même de plus en plus ténues. C'est le genre de moment qui, rétrospectivement, s'il s'avère le dernier, prendra une dimension bouleversante, mais on espère encore qu'il sera pris dans le fil du temps et restera un moment parmi d'autres. En tout cas il était impressionnant, ne parlant de lui à aucun moment, demandant des nouvelles de ma mère (rencontrée à Grignan il y a deux ans), se souciant de mon retour en France, etc. »

Le 24 février le fil du temps a été rompu, et cette conversation aura bien été la dernière.

Les derniers souvenirs dans le monde réel remontent quant à eux à l'été 2019, quand nous avons passé une semaine dans le cabanon de Florian, en pleine campagne, à quelques encablures de Grignan. Philippe et Anne-Marie étaient venus un soir dans ce lieu qui leur était familier, nous avons passé un bon moment sur la terrasse autour d'une collation légère, à deviser tranquillement. Philippe était déjà bien fatigué et de plus en plus frêle, se laissant guider par Anne-Marie. Pourtant l'âge rendait encore plus émouvante sa capacité d'attention à autrui et sa délicatesse dans sa façon de l'exprimer. Au moment du départ, en regardant la voiture s'éloigner et remonter la petite route qui les ramenait vers le village, je me suis demandé s'il y aurait un autre moment comme celui-là. Mon père était mort au début de l'été précédent. Ce séjour si heureux et tranquille au voisinage de Grignan avait valeur de ressourcement, il était aussi une façon improvisée de renouer bien des fils, de s'assurer que le temps n'était pas seulement destructeur mais pouvait aussi devenir parfois un allié et porter fruit : ici, d'année en année, autour de Philippe et Anne-Marie, une petite société amicale s'était constituée sans y penser, d'autant plus solide peut-être. Isabelle, plus que nulle autre, en maintenait la flamme vivante, dans sa librairie et sa maison de Cordy, par son sens simplement merveilleux de l'hospitalité, sa personnalité à la fois généreuse et farouchement indépendante, son air de liberté posé sur toute chose, et sa façon aussi de ne pas juger, tout en étant parfaitement au fait des défauts et faiblesses de chacun.

Aujourd'hui, dans la tristesse du deuil, j'aime aller en pensée vers Grignan et nous imaginer tous réunis dans quelques mois, autour de la grande table de Cordy, quand cela sera à nouveau possible, pour réaffirmer ces liens et nous souvenir de Philippe. Je me récite nos prénoms comme une litanie assez heureuse.

Chacun, chacune d'entre nous garde précieusement en lui, en elle, une image de Philippe, qui a justifié la fidélité d'un attachement. Ces images sont des graines, pour de nouvelles semaisons. Elles esquissent un geste tourné vers l'avenir. Pour moi, si j'essaie d'être le plus concis possible, et le plus sincèrement juste, cette image est la suivante : au milieu des désastres et d'une folie intacte, qui chaque jour nous agressent, il est celui qui a préservé, envers et contre tout, en dépit de doutes parfois accablants, et dans sa fragilité même, la pureté d'une parole et d'un regard sur le monde qui ont la beauté et l'évidence d'une renaissance, renaissance sans emphase au contact de choses simples, et au plus près d'une expérience poétique immémoriale, dont il s'est plu à dessiner, au tournant de ce siècle, une carte subjective, « une constellation, tout près », « d'autres astres, plus loin, épars », qu'il a désormais rejoints comme leur égal.

Hervé Ferrage – auteur de Philippe Jaccottet: *Le Pari de l'inactuel*, collaborateur à l'édition des *Oeuvres* dans la Pléiade

[Revenir au sommaire](#)

Une première rencontre...

Je ne ferai ici qu'évoquer brièvement la première de mes deux seules rencontres *en chair et en os* avec Philippe Jaccottet, qui pourtant n'a jamais cessé de m'accompagner depuis trente ans. C'était au Centre culturel suisse, à Paris, rue des Francs-Bourgeois, le 18 janvier 2001, lors du vernissage d'une exposition des œuvres de son épouse Anne-Marie Jaccottet. Nombre de jaccottéens se souviennent de ce rendez-vous, car la présence à Paris du poète, qui devait également y parler et lire ses textes, un événement exceptionnel, y avait attiré en masse confrères, professeurs, enseignants-chercheurs, étudiants, parmi lesquels le thésard que j'étais, à dix mois environ de ma soutenance.

Disons-le, une certaine violence émanait de la scène. Dans l'atmosphère lourde, irrespirable, de la salle, noire de monde, le maître, auréolé d'un prestige absolu, cible de tous les regards, était pris d'assaut. Il semblait impossible de lui parler sans faire le siège, sans s'épuiser en travaux d'approche, en mouvements tactiques aussi touchants que ridicules. Ou bien la salle devenait un monde proustien, un système de gravitation autonome, avec ses forces d'attraction et de répulsion, ses configurations satellitaires, qui souvent se défaisaient dans l'espoir pour se reconstituer ailleurs dans l'échec. En attendant, l'on pouvait grignoter cacahuètes, amandes grillées et noix de cajou, vider un verre de vin, converser avec d'autres poètes : Pierre Oster, Claude Esteban, Guy Goffette (je crois)... Yves Bonnefoy était là aussi, promenant sa silhouette d'inspecteur Colombo dans un imper gris, jusqu'à former de temps à autre avec Jaccottet un visible choc des Titans – que personne n'osait déranger, sinon les petits enfants rieurs courant dans les jambes des adultes. Les Titans... le nom donné à Goethe et Schiller au temps du jeune Hölderlin, hanté par leur génie, et qui écrivait dans une lettre au second de 1797 : « Ici ce n'est pas l'enfant qui joue avec l'enfant, [...] l'enfant a à faire à des hommes avec qui il ne sera probablement jamais assez familier pour oublier leur supériorité. »

L'heure tournait ; la rapacité des admirateurs se faisait à chaque minute plus inquiète, plus affolée, et l'on craignait que le moment favorable ne vînt jamais – comme si tout eût dépendu de cet instant ! Après deux heures de vertige, moyennant quelque heureuse intercession, et presque à l'arraché, je pus me présenter en quelques mots, épars – ma dernière lettre et sa réponse, la thèse en cours, mon désir de le voir à Grignan –, et le maître posa sur moi son regard bleu et son sourire, qui le fit soudain s'éclaircir et se charger de bienveillance. Était-ce le vrai visage du poète, qui m'apparaissait enfin ? La scène baignait désormais dans une telle irréalité que je ressentis un soulagement tout à la fois intense et précaire.

Philippe Jaccottet n'aimait pas les mondanités, bien que son orgueil eût rarement à en souffrir. J'ai su par la suite que cette foule parisienne l'avait mis mal à l'aise, qu'assaili de cette manière il ne pouvait que se fermer ; d'autant qu'il traversait alors une période sombre, portant le deuil de ses amis Jean Eicher et Wayland Dobson (et tout récemment encore à cette date celui de Pierre Leyris et de Louis-René des Forêts). Peut-être aurait-il voulu être ailleurs, ou s'éclipser discrètement comme le personnage du maître, au début de *L'Obscurité*, au terme d'une petite réception consulaire où le narrateur, son futur disciple, était venu le voir et l'écouter pour la première fois ? On sait que dans l'intrigue romanesque qui se noue alors, le jeune homme se met à le suivre, le prend en filature, guidé par une intuition obscure, et le voit rejoindre une jeune actrice d'origine russe dont il est amoureux. Rien de tout cela, naturellement, dans ce soir de l'hiver 2001, si ce n'est, pour moi, qui m'étais fait – si peu – reconnaître du maître, le désir de le poursuivre ailleurs et, si je puis dire, à nouveau incognito, à bonne distance, autrement dit de retrouver l'esprit de ma recherche : approcher moi aussi le « secret » de cet homme, mais dans le labyrinthe de son œuvre. Sans doute ai-je compris alors, plus que jamais, que l'aura du grand écrivain nous le cache autant qu'elle nous le montre ; qu'en proie à la même fascination que tous les autres, je ne pouvais prétendre dissiper la fable de l'effacement (comme je l'espérais bien témérairement) qu'en cherchant l'homme réel, l'homme intime

même, entre les lignes de ses livres, et non dans de pieuses visites à sa personne ou dans les cercles concentriques de son entourage – si flatteuse pût être la proximité, directe ou indirecte, avec lui.

Nous pouvons être sûrs que Philippe Jaccottet, comblé et parfois encombré de titres et d'honneurs, n'aura jamais oublié, dans son for intérieur, ce jeune homme timide et libre qu'il avait été, poursuivant comme nous tous ou presque, mais plus passionnément sans doute, « la beauté de ce monde » : « Elle n'est pas non plus donnée aux lieux étranges, / mais peut-être à l'attente, au silence discret, / à celui qui est oublié dans les louanges / et simplement accroît son amour en secret » (*La Traversée*).

Fabien Vasseur, poète et enseignant,

auteur de *Philippe Jaccottet : le combat invisible* (Coll. « Savoir suisse », Presses polytechniques et universitaires romandes, 2021)

[Revenir au sommaire](#)

Au printemps 2020, Jaccottet s'est montré très impatient de donner forme et vie à des projets restés en suspens : rassembler quelques-uns de ses écrits sur l'art : *Bonjour, Monsieur Courbet*, et en poésie deux manuscrits : *Le Dernier Livre des Madrigaux*, et *La Clarté Notre-Dame*. Pour le premier, dont le titre fait référence à la musique de Monteverdi que Jaccottet aimait par-dessus tout, ce sont des poèmes écrits à la fin des années 80 et longtemps tenus à l'écart, avant que Jaccottet ne revienne sur sa réserve et décide de les publier. Des poèmes d'amour à l'expressivité baroque, une sorte de psalmodie profane, ardente, inquiète, où la fête alterne avec la solitude, d'une grande sensualité. Quant à *La Clarté Notre-Dame*, peut-être le plus émouvant de tous, il s'agit d'un texte en prose tout à fait récent, dont il avait esquissé les premières notes en 2012. La fatigue du grand âge, un certain découragement aussi l'avaient empêché de le poursuivre comme il l'aurait voulu... il m'a sollicitée pour que je l'aide à le mener jusqu'au bout.

Ce texte est né d'une promenade que nous avons faite au mois de mars (il me semble) en 2012. Tout baignait dans une suspension assez particulière : l'heure, la lumière, la fin du jour, la cloche d'un couvent, la ligne des collines, semblaient résonner à l'unisson... Nous n'en avons jamais parlé, mais quelques années plus tard, alors qu'il était déjà très affaibli, il m'a confié que ce moment avait été le dernier à susciter en lui le désir d'écrire.

Il y a quelque chose de testamentaire dans ce texte, que j'ai trouvé poignant. On sent le poète prêt à franchir le dernier seuil, mais aussi vouloir retenir quelque chose – ou se tenir à une main invisible pour ne pas glisser trop vite... le son d'une cloche, le murmure d'une eau vive, un vers de Hölderlin, de Dante ou de Leopardi, un haïku. Le poète porte un regard grand ouvert, à la fois sur le tragique de l'existence humaine et ses éblouissements, sur un possible apaisement aussi. On a là deux tonalités puissantes, face à face : la beauté et la mort. Aucune fuite ni pas de côté – l'essentiel est dit sans détour : l'horreur de la violence, l'angoisse de l'inconnu à l'extrémité de sa vie, et la gratitude éperdue pour quelques moments très purs de l'existence. Le recours aussi à la littérature comme une cascade d'eau fraîche où se désaltérer sur cet aride chemin.

Jaccottet tend un arc qui va de l'enfance au grand âge, et en une poignée de pages met en balance la vie humaine dans ses contradictions. C'est un texte très proustien, avec pour madeleine, ici, le son ténu, timide, d'une petite cloche dans le lointain qui se risque avec une vaillance presque intrépide au-dessus des collines, dans la lumière du soir, – lui rappelant celle de son enfance. Discrètement rythmée par la chronologie, cette prose reprise sur plusieurs années, tel un *lied* tenu de bout en bout par la même voix, cherche à maintenir ce mouvement de balancier : qu'est-ce qui peut tenir en équilibre le pire ? Face à « l'effroi de perdre l'espace », il y a le chant... Ce texte ultime résonne comme une basse obstinée, un long récitatif qui avance en spirale, une « leçon de ténèbres » prononcée au-dessus des ruines d'Alep, face à la destruction du monde et à la mort, et qui tente par tous les moyens de retenir au passage un peu d'émerveillement.

José-Flore Tappy, poète, chercheuse à l'univ. de Lausanne, editrice des *Œuvres* de Philippe Jaccottet dans la Pléiade.

(propos recueillis par Lisbeth Koutchoumoff Arman, *Le Temps*, 6-7 mars 2021)

[Revenir au sommaire](#)